

CHRISTOPHE COLOMB

LE GRAND NAVIGATEUR TERTIAIRE.

IX

Nous avons vu que Colomb partit de Palos le vendredi 3 août 1492, au nom de JÉSUS-CHRIST, pour aller à la découverte du nouveau monde. Sa persévérance était enfin couronnée de succès.

Ne croyons pas, cependant, que toutes ses peines soient terminées : son voyage sur l'Océan lui en ménagera plus d'une encore.

Trois jours après, une de ses caravelles la *Pinta* eut son timon démis ; les pièces en étaient désassemblées. Christophe reconnut là une machination des propriétaires du navire qui voulaient rendre impossible le voyage. On remit comme on put les choses en place et on continua de naviguer.

Le 6 septembre, près des îles Canaries, Colomb apprit que le roi de Portugal, courroucé contre lui, avait envoyé trois navires pour l'enlever. Et, par comble d'inquiétude, un calme plat le fixait dans les eaux de la Gomera, en vue du pic de Ténériffe, dont les éruptions volcaniques épouvantaient l'équipage.

Cette situation pleine d'anxiété dura du jeudi matin au samedi avant l'aube. Dieu vint au secours de son serviteur : une brise s'éleva avec le soleil, les voiles se gonflèrent de nouveau, et dans la journée les hauteurs de Ferro s'effacèrent graduellement. Le péril était conjuré.

Mais en même temps surgissaient de plus grandes difficultés : on entrait dans des parages inconnus. Et, si la joie de Colomb était grande à cette occasion, la désolation des matelots ne l'était pas moins : reverraient-ils jamais leur patrie ? Colomb dut les rassurer et ne pas leur faire connaître exactement les distances qu'ils parcouraient. Il leur cachait donc une partie de la vérité et corrigeait les directions prises par les timoniers. Toutefois la désolation des marins ne disparaissait pas complètement.

Le 13 septembre, une nouvelle épreuve vint fondre sur le hardi explorateur : la boussole subissait dans ces régions des variations telles qu'on ne pouvait plus se guider sur elle. Colomb, privé de cet appui si précieux, se garda bien d'en rien dire à ses officiers, dont le front se rembrunissait déjà. Mais il ne put cacher longtemps la chose à l'équipage.

Le 18 apparurent des signes non équivoques du voisinage de la terre. Cependant, malgré l'insistance de tout son monde, Colomb ne consentit pas à se détourner. Cette fermeté parut une orgueilleuse obstination aux matelots déjà inquiets de la longueur de la route. Leur frayeur embrassait avec transport l'espoir d'une terre voisine, annoncée par le *Segnor Martin Alonzo*, capitaine